

# L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

INDUSTRIE.

ABONNEMENTS

Un an.

Six

3<sup>r</sup>

L'ÉCHO DE LA DORDOGNE  
N° 126  
Le Périgourdin  
ET DE  
L'APPEL AU PEUPLE  
pour le Département de la Dordogne  
9 Mai 1886  
Auguste Ouhart  
Général  
Comité central Impérial



BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

B<sup>on</sup> Dufour

Millet-Lacombe

Cunéo d'Ornano

E. Merson

Robert Mitchell

de Loqueyssie

E. Dréolle



Périgueux, le 9 mai 1886.

## BOUQUET BONAPARTISTE.

Lecteur précieux et très benévole,  
Comme dit l'auteur de Pantagruel,  
L'Entr'acte, aujourd'hui, pour ta mince obole,  
T'offre tout brûlant le fait actuel.  
Sans empiéter sur la botanique,  
Sem a composé son bouquet de fleurs,  
Fleurs de journalisme et de politique :  
Députés vaillants ou fiers orateurs.

Mais c'est un bouquet impérialiste  
Qu'on t'offre, lecteur, pour ton agrément.  
Le Victorien et le Jérômiste  
Y sont réunis fraternellement.  
Lutteur triomphant, qui jamais ne tombe.  
Le baron Dufour, aux urnes vainqueur,  
S'y montre à côté de Millet-Lacombe,  
Homme d'action, d'esprit et de cœur.

Voici d'Ornano, dont le nom résonne  
Et tous les échos ; puis Ernest Merson,  
Qui, pour diriger l'Union bretonne,  
Sait unir prudence et conviction.  
Du Pays l'on voit la noble phalange :  
C'est Mitchell, l'ami du prince Victor !  
L'écrivain puissant dont la plume venge  
L'Empire tombé sous les coups du sort !!

Tout à côté d'eux, voici Loqueyssie,  
Qui sut ranimer l'Aigle impérial,  
Et Dréolle enfin, dont on apprécie  
L'esprit satirique à la Juvénal.  
Parmi nous ils vont, en choquant de verre,  
Toster, discourir très éloquemment  
En un amical banquet populaire.  
C'est bien là, lecteur, le fait du moment !

ZIG.

## CHRONIQUE DE POLICHINELLE

## TROP DE RÉCLAME !

Un avis de notre gérant M. Spa, que vous lirez au bas de la quatrième page, prévient nos nouveaux abonnés qu'ils pourront dorénavant recevoir la collection complète de l'Entr'acte. L'administration de cet intéressant petit journal, en présence des nombreuses demandes qui lui parviennent de tous les points de la France, n'a pas hésité, en effet, à faire réimprimer les numéros épuisés. C'est un lourd, très lourd sacrifice que s'impose la notre administration, qui, je dois lui rendre cette justice, ne liarde pas lorsqu'il s'agit de faire grand. Si vous en doutez, je vous conseille de venir voir notre installation, qui sera prochainement terminée. C'est d'un luxe et d'un confort à rendre jaloux les figaristes de la rue Drouot !

Nous avons d'abord la salle d'armes, la salle de bains, la salle de débarras, où nous comptons remiser notre enseignne le jour où elle aura cessé de plaire, et enfin la fameuse salle des dépêches, où nous allons exposer tous les candidats blackboulés grâce au patronage de Berluron, dont la guigne, en matière électorale, tend à devenir légendaire. Quant au bureau de rédaction, il est tout simplement épatant ! Il y a là un mobilier quasi-princier que je vous recommande, car il révèle le goût artistique de notre rédacteur en chef, M. Jehan des Barris. On a eu la délicatesse de faire fabriquer pour l'ami Polichinelle un fauteuil spécial, où tout en croisant les mains sur ce qui le gêne par-devant, il peut habilement dérober ce qui l'embarrasse par derrière, et c'est sur ce siège précieux que je m'étais confortablement installé ce matin, lorsque M. Benoît, notre con-

cierge, est venu m'annoncer qu'un inconnu désirait parler au rédacteur en chef de l'Entr'acte. Or, je dois vous avouer que M. Jehan des Barris est parti depuis huit jours pour Chamiers, où il est allé étudier les ruines romaines, dont il vous parlera dans un prochain numéro. En attendant, c'est moi qui le remplace, assez désavantageusement, je l'avoue.

Sur un signe, Benoît introduit ce monsieur, qui « ne veut pas dire son nom, mais qui a une communication de la plus haute importance à me faire. » Je montre une chaise à l'inconnu et j'attends.

— Monsieur Polichinelle, me dit-il, je viens vous apporter dix mille francs !

Je jette les yeux sur l'homme. Il porte une redingote de vinaigré, grasse au collet, luisante aux coudes, effilée aux manches. Linge invisible, bottes douteuses, gants percés aux cinq doigts. Le chapeau, roussi, porte bien trois ans, en admettant qu'il ait plu constamment pendant ces trois années-là.

Ce n'est pas dans cet équipage qu'on se représente généralement un homme qui a dix mille francs sur lui. Quand on a dix mille francs, le premier soin qu'on doit prendre, semble-t-il, c'est de ne pas les déposer dans une poche trouée. D'ailleurs, pourquoi ce monsieur m'apporterait-il une telle somme ? Je ne les ai pas perdus et personne ne me doit. Il faudrait supposer qu'un lecteur de l'Entr'acte, sympathique à ce bon M. Polichinelle, a jugé à propos de tester en sa faveur et de céder aussitôt après l'accomplissement de cette bonne œuvre. Douce pensée, qui traverse un instant mon cerveau ! Malheureusement, comme elle est invraisemblable autant qu'elle est douce, je m'empresse de la chasser.

— Monsieur, dis-je avec politesse, je vous suis infiniment obligé. Vous conviendrait-il de m'expliquer pourquoi vous m'avez donné la préférence ? car il y a en ce moment à Périgueux, et dans les environs, nombre de gens qui ont plus envie que moi d'une telle aubaine.

— Monsieur, j'ai l'honneur de partager vos sympathies politiques...

— A merveille ! Mais vous-même... vous connaissez le proverbe : « Charité bien ordonnée... »

— Oh ! je sais, monsieur, tout ce que vous devez penser en me voyant arriver dans ce pauvre attirail... Il n'en est pas moins vrai que je vous apporte une idée qui vaut dix mille francs.

— Ah ! ce n'est qu'une idée...

— Une idée réalisée, reprend vivement mon visiteur en tirant un manuscrit de sa poche. Veuillez jeter les yeux sur ce roman. J'ai inventé le roman-réclame, et je veux en faire bénéficier l'Entr'acte.

— Vous ne l'avez pas inventé. Il existe, une délicieuse plaisanterie de M<sup>me</sup> de Girardin...

— Mais M<sup>me</sup> de Girardin plaisantait, et je suis très sérieux, moi... La première scène de mon drame se passe au dernier bal de la douairière de Merluchet. Ecoutez ce passage. Je mets provisoirement des noms connus, pour mieux vous faire suivre mon idée :

« L'apparition de Mme de M... dans le grand salon de la douairière excita un murmure d'admiration. Sa mise était irréprochable ; une ample robe de velours moiré nacarat ceignait sa taille élégante et trahissait le talent inimitable de M<sup>me</sup> Couderc, l'habile confectionneuse de la place Bugeaud ; une coiffure irréprochable, chef-d'œuvre de M. Issartier, faisait valoir sa

blonde chevelure ; une écharpe d'azur, merveilleux tissus sortant du magasin de MM. Collin et Teyssandier, situé place du Coderc, cachait à demi ses blanches épaules ; et son pied coquet et furtif s'avancait fier de son invisibilité dans un invisible soulier, qui, quelques jours auparavant, figurait aux vitrines de M. Carré, le marchand de chaussures de la rue Magne... »

Le second chapitre nous transporte au grand Café de Paris. Mais pourquoi vous faire languir, puisque vous lirez l'ouvrage ? Mes personnages ne vont nulle part, ne se servent d'aucun objet, depuis un jeu de cartes jusqu'à un porte-cigares, sans que j'indique la provenance et le fabricant. Il y a, en moyenne, dix maisons recommandées par page. Le roman a cinq cents pages. Soit quinze cents industriels ou entrepreneurs dont j'ai laissé le nom en blanc et qui devront financer. Au dénouement, l'héroïne veut s'empoisonner ; mais le pharmacien, qui a remarqué son air égaré, au lieu d'un poison subtil, lui remet un laxatif énergique. Vous devinez ce qui s'ensuit, le devinez-vous ?...

— Sans doute, elle est purgée.

— Purgée et sauvée ! Nous verrons quel est le pharmacien de Périgueux qui paiera le plus cher pour jouer ce rôle dans notre roman. Je ne puis pas accepter moins de deux cents francs. Qu'en pensez-vous ?

Naturellement, je décline l'honneur d'entrer dans cette magnifique affaire. L'inconnu reprend son manuscrit, qui lui donne le droit de m'appeler « cher confrère. » Puis il m'avoue qu'il est père de famille et que ses enfants n'ont pas mangé depuis quarante-huit heures. Quand je parviens à le congédier, je n'ai pas dix mille francs de plus, mais quarante sous de moins.

Je ne sais ce qu'il en est des autres arts nationaux, mais l'art de demander l'aumône n'a pas cessé d'être en progrès depuis quelques années et, quoi qu'on en dise, j'approuve la tactique du journaliste Berluron qui, sous prétexte d'union conservatrice, partage « les sympathies politiques » de chacun, afin de pouvoir, sans vergogne, frapper à l'escarcelle de tous !

POLICHINELLE.

## EXPOSITION DE PRINTEMPS !

La saison fleurie, qui nous a ramené les hirondelles, nous a ramené également les expositions artistiques.

Après avoir exhibé les grands portraits où il excelle et les vues pittoresques qu'il a recueillies dans notre vieux Périgord, M. E. Dorsène, l'ingénieur photographe du cours Tourny, nous montre aujourd'hui, dans les vitrines du Chapon-Fin, une ravissante collection de bébés et de fillettes, qu'il est bon d'admirer en détail, pour en saisir toute la valeur.

Voilà bien une véritable exposition de printemps ! Rien de plus frais, de plus coquet, en effet, que ces mignonnes créatures, que l'habile artiste a su saisir dans une série de poses aussi naturelles que gracieuses. Il y a là plusieurs épreuves qui sont de bons tableaux de genre et auxquels le pinceau d'un maître n'ajouterait qu'un charme relatif.

Nous appelons surtout l'attention des amateurs sur l'enfant qui pleure à chaudes larmes, non loin d'un petit voisin, qui rit de si bon cœur en se chatouillant le pied. L'artiste a voulu évidemment créer un contraste saisissant ; mais les personnes qui connaissent les difficultés que rencontre d'ordinaire un photographe lorsqu'il s'agit de fixer l'image de ces petites créatures, comprendront sans peine le mal qu'a dû se donner l'opérateur pour arriver à de si curieux résultats.

La réputation artistique de M. Dorsène est suffisamment établie, et il serait superflu d'insister sur son mérite, qui est aujourd'hui hors de pair.

Nous n'avons donc pas l'intention de lui faire ici une banale réclame, car notre ami sait suf-



faisamment se recommander par son travail. Il suffit, du reste, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur son exposition du *Chapon-Fin*.  
P. L.

## DÉCONVENUE D'UN CANDIDAT

« C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. »

Il pleuvait. La rafale mugissait, en secouant des ondées torrentielles. Le ciel était noir comme un crêpe funèbre.

Sur la plate-forme d'une tourelle, à l'angle d'un château jadis féodal, une ombre, que la nuit faisait paraître gigantesque, se penchait, par intervalle, entre les créneaux démantelés, et murmurait, d'une voix lugubre, des mots que l'ouragan emportait dans le pli de ses ailes.

Soudain, une porte s'ouvrit sur cette même plate-forme, et une ombre svelte parut sur le seuil. Un flambeau à trois branches, nombre fatidique ! tremblait dans sa main ; une cornette bien lissée couvrait sa tête, et un châle, drapé à l'antique, l'entourait de ses plis sombres.

A son aspect, une chauve-souris s'envola brusquement en jetant un cri morne ; son aile frôla le flambeau vacillant : deux des bougies s'éteignirent.

— Ciel ! murmura le fantôme en cornette, quel funeste présage !

— Il en reste encore une, articula d'une voix imposante l'ombre, qui se détacha du creux des créneaux et s'avança, tendant les bras, d'un geste solennel, vers la lueur unique. Il en reste encore une, et cette lumière, c'est moi, c'est mon étoile, c'est ma fortune !

L'ombre au flambeau leva au ciel des yeux ternes.

— Ne vois-tu rien venir ? interrogea-t-elle d'une voix anxieuse.

— Rien ! rien !

— Ecoute ! n'entends-tu pas une voix qui appelle ?

— Non, c'est un chien qui hurle, et le vent qui gémit.

— Hélas !

— Silence ! J'entends le galop d'un cheval... On approche... C'est lui... C'est Thomas !

— C'est Thomas !

— Oh ! nous allons donc savoir... Ciel ! je tremble ?

— Rassure-toi, calme-toi, ô mon ami ! songe à ta dignité ; tu dois paraître indifférent devant les hommes.

— Sois tranquille, ma mie... mais c'est égal, vois-tu, on ne peut sans trembler attendre l'arrêt de sa destinée. Et pourtant, je le sens là... oui, là, ajouta-t-il en frappant sur son gilet, que je suis appelé à de hautes destinées !

Deux coups de marteau ébranlèrent le château, qui vibra depuis les caves jusqu'au sommet du paratonnerre.

— Courons ! s'écrièrent les deux ombres.

Mais l'émotion leur coupa les jambes ; ils chancelèrent. L'ombre svelte posa son flambeau à terre et courut après le bonnet de coton de son époux, qui s'était détaché de son crâne auguste et que le vent menaçait d'emporter comme un trophée.

— M'sieu, dit une voix piteuse et essoufflée qui venait des profondeurs de l'escalier de la tourelle, m'sieu, c'est moi, c'est Thomas... j'arrive... M'sieu, vous êtes... battu. Le candidat bonapartiste l'emporte de dix-huit... mille... six... cent... quatre-vingt-quatorze... voix sur vous !

La dernière bougie venait de s'éteindre.

ANDRÉA.



## JE M'EN DOUTAIS !...

Puisqu'il est question de supprimer les disciples de Cujas, ou tout au moins de ne plus les imposer, rappelons un souvenir.

Il y a quelques années, une personne de ma connaissance va trouver le plus bavard de nos avocats périgourdin. Devinez lequel ?...

— Monsieur, commence M<sup>e</sup> X..., qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Mon cher maître, je viens vous consulter sur une grave affaire.

— C'est cinq louis comme arrhes.

— Voici cent francs.

— Parlez.

— Hier soir, à neuf heures, je rentrais chez moi...

-- Bon.

— Ma femme ne m'attendait qu'à minuit.

— J'y suis.

— Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune officier. Ma femme était dans le plus complet négligé. L'officier avait retiré son sabre. Voilà !

L'avocat réfléchit quelques instants, va à sa bibliothèque, en retire un gros volume qu'il feuilleta ; puis, après dix bonnes minutes de méditation :

— Eh bien, monsieur, se décide-t-il à murmurer d'un ton solennel, j'ai lieu de croire que vous êtes co... !

— N'achevez pas, interrompt l'infortuné mari.... Je m'en doutais !

ZAN-ZIBAR.



## RENOUVEAU.

Poètes amoureux du soleil et des fleurs,  
Saluez l'hirondelle en nos champs revenue ;  
Célébrez le printemps, qui fait bondir les cœurs,  
En vers harmonieux, chantez sa bienvenue !

De votre luth béni que les sons enchanteurs  
Montent joyeux et purs jusqu'au sein de la nue ;  
La Nature renaît et votre heure est venue :  
L'écho va répéter vos accords, doux chanteurs.

Hélas ! charmeurs divins, que n'ai-je votre flamme ?  
Un souci prosaïque enveloppe mon âme  
Et, quand vibrent vos chants, mon esprit songe ailleurs.

Il me faut un habit pour la saison nouvelle  
Et, depuis quelques jours, je cherche en ma cervelle  
Un moyen d'attendrir le plus dur des tailleurs !

ZIG.



## Peintures en prose.

### MINUIT, SUR LE PONT NEUF.

— Brekekekex ! Brekekekex !

C'est la grenouille qui sort du profond de l'eau et sonne, parmi les roseaux de la rive, son appel retentissant.

— Coax ! Coax ! soupire sa compagne, reposant tout alanguie sur une feuille de nénufar.

L'heure est propice ; la nuit s'est faite silencieuse et discrète ; des couples énamourés se cherchent et s'appellent ainsi longuement. Etrange concert flottant à fleur des eaux !

Le rossignol perle ses trilles ou file des sons d'une pureté et d'une douceur infinies.

Les senteurs troublantes des acacias traînent dans l'air, épanchées à pleines mains par le joyeux mai, parfumeur du printemps.

Cependant la lune meurt derrière les coteaux prochains et sa lueur expirante estompée la masse sombre d'un moulin, dont l'écluse jette son grondement au milieu de cette paix souveraine.

— Poésie ! dites-vous. — Point. Simple réalité. Si vous voulez vous en convaincre, il ne tient qu'à vous. Venez sur le minuit.

-- Quoi ! si tard ?

— Désolé ! mais il n'est que minuit pour embellir les choses. Et je le prouve : Prenez

six heures, par exemple. D'abord, pas de lune, pas de rossignol. Puis, à ce moment, la grenouille ne chante pas, elle coasse et de façon fort désagréable, ma foi ! Les roseaux et les nénufars de la rive crouissent dans une vase noirâtre — spectacle non gracieux. Des rouliers vous coudoient en jurant, sur le pont ; des chiens jappent dans vos jambes. La masse sombre du moulin devient l'affreuse maison carrée de Ste-Claire, où l'on ne voit que charrettes et sacs de farine... Pas la moindre poésie, vous dis-je. La lumière crue du grand jour, si funeste à la beauté de certaines femmes, ne l'est pas moins au charme de certains coins de nature.

Donc, reconnaissez la puissance *poétisante* du minuit. Mais à minuit vous dormez. Et c'est l'heure chérie où les pâles noctambules vont musant sous les étoiles, en quête d'une rime

ou d'une cadence qui les berce en des songeries sans fin.

FANTASIO.

## HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

### Dernier Mot d'une Sombre Histoire

Le 10 décembre 1875, l'*Echo de la Dordogne* publiait, dans sa chronique locale, l'entrefilet suivant :

« Un épouvantable drame, dont le dénouement sanglant a péniblement impressionné notre ville, s'est accompli, cette nuit, dans le quartier Saint-Laurent-des-Barris, à Périgueux. Voici quelques détails, que nous avons recueillis à bonne source :

« Hier, vers onze heures du soir, la nommée Clémentine Semblat, âgée d'environ 17 ans, rentrait, accompagnée de son frère, à son domicile, rue du Petit-Change, 16. Ils venaient de passer la soirée chez un de leurs parents. Arrivés sur le Pont Vieux, ils furent accostés par un groupe d'individus qui leur barrèrent la route. Les deux jeunes gens parvinrent cependant à se frayer un passage et à prendre la fuite ; mais ils furent poursuivis à coups de pierres, et quand ils se furent introduits dans leur maison, des projectiles continuèrent à être lancés du dehors, contre la porte et les volets ; deux moëllons pénétrèrent même dans l'appartement. C'est alors que le père, le nommé Guillaume Semblat, plâtrier, âgé de 51 ans, se leva et descendit pour chercher à mettre un terme à ces désordres. Au moment où il se présentait sur le seuil de sa maison, il fut saisi, entraîné environ à vingt-cinq pas et frappé de plusieurs coups de couteau. Le fils, âgé de 19 ans, étant venu au secours de son père, subit le même sort. Le père a succombé presque immédiatement aux blessures qu'il a reçues, et quant au fils, son état est des plus graves et laisse peu d'espoir.

» L'auteur de cet odieux assassinat et ses compagnons ont été reconnus pour être des réfugiés espagnols. La justice s'est transportée sur les lieux pour procéder à une enquête, qui se poursuit activement aujourd'hui. »

Ainsi que le laissait prévoir la note qui précède, le jeune Semblat ne devait pas survivre à son père. Transporté à l'hospice, il y succombait deux jours après, sans avoir pu éclairer la police, ni fournir le moindre renseignement sur ses assassins.

Nous n'avons pas à rappeler ici l'émotion qu'excita dans notre ville cet épouvantable crime et l'anxiété avec laquelle on attendit, pendant plusieurs mois, l'arrestation du coupable, qui, hélas ! devait échapper à la justice humaine.

Vers cette époque, j'avais fait la connaissance d'un jeune Catalan, du nom de Pédro Avila, dont la vive intelligence et surtout un réel talent de guitariste m'avaient complètement séduit. Nous nous plaisions, mes amis et moi, à le recevoir parmi nous, et, chaque soir, réunis chez l'un ou chez l'autre, nous lui faisions fredonner son riche répertoire de séguidilles et de boléros, pendant que ses doigts agiles pinçaient, non sans une certaine grâce, les cordes de son poétique instrument.

L'histoire de Pédro Avila n'offrait rien de particulièrement intéressant. Après avoir épousé, sans trop savoir pourquoi, la cause de don Carlos, notre homme avait tenu la campagne pendant plusieurs mois. Un beau jour, acculé à la frontière française, il s'était vu contraint de gagner Bayonne, sous peine d'être fait prisonnier par l'armée régulière de son pays. Un ami d'enfance, qu'il appelait José Santarem, et qui, comme lui, avait guerroyé pour le compte du prétendant, le suivit dans son exil, et ils furent ensemble internés à Périgueux.

Quelques jours après le crime des Barris, Pédro Avila se trouvait chez moi, en compagnie de plusieurs de mes amis. On parlait des assassinats récents et du mobile qui avait pu faire agir le coupable. M. D..., s'adressant à l'Espagnol, prit la parole à peu près en ces termes :

— Il n'est pas douteux que c'est l'un de vos compatriotes qui a fait le coup. Est-ce par esprit de jalousie, par un sentiment de vengeance ? Je l'ignore. Toujours est-il que le devoir de ceux d'entre vous qui connaissent l'assassin serait de le livrer sur l'heure....

Le jeune Catalan, subitement devenu sombre, baissa la tête sans répondre et, ce soir-là, sa guitare resta muette, car il prétextait une indisposition et se retira quelques instants après.

J'avais encore tous ces souvenirs, et bien



d'autres encore, présents à la mémoire, lorsque, l'an dernier, au mois de juin, je reçus de mon Espagnol une lettre qui, ainsi que vous allez en juger, était bien de nature à m'émouvoir. Pedro Avila, que la mort du coupable déliait d'un serment solennel, me racontait dans ses moindres détails le crime des Barris, me faisait connaître les motifs de ce crime et terminait ses étranges révélations par le récit du terrible châtement que Dieu avait réservé à l'assassin.

J'ai hésité longtemps avant de parler de ce document et, aujourd'hui encore, pour des raisons que mes lecteurs comprendront sans peine, je me vois forcé de supprimer la première partie de la lettre de Pedro Avila; mais ce qu'il m'est permis de publier, ce que vous allez lire, suffira à vous faire comprendre l'importance de ce curieux document :

« Je vais maintenant vous narrer le sombre dénouement de cette lamentable affaire.

» Vous vous rappelez sans doute que, dès le lendemain du crime, tous les policiers de votre ville étaient mis sur pied. Les Espagnols internés à Périgueux furent mandés à l'hôtel-de-ville et interrogés à tour de rôle par le commissaire en chef. José Santarem était là, et six d'entre nous le savions coupable de l'assassinat des Semblat ! Mais, par un serment solennel, fait quelques instants auparavant, sur une image de Notre-Dame del Pilar, nous avions juré de ne pas le dénoncer...

» Le sang m'afflua au cœur et je faillis tout trahir, quand je vis l'assassin s'avancer d'un air calme vers le magistrat et lui faire, à sa façon, un récit de sa soirée. Il s'était, disait-il, promené sur les Quais jusqu'à une heure avancée de la nuit, et était rentré se coucher, avec plusieurs de ses amis, qui logeaient dans le même garni que lui. Les camarades mis en cause — et qui, hélas ! n'étaient autres que les témoins du crime — appuyèrent ce récit, — et je vous avoue aujourd'hui, à ma honte, que je fis comme eux. Il m'en coûta pourtant beaucoup de mentir en ce moment solennel. Tout mon être se révoltait en songeant au rôle odieux que les événements me forçaient à jouer; mais, je vous l'ai dit au début de cette lettre, don José était mon ami d'enfance, don José était le fiancé de ma sœur Juanna, et j'aurais préféré mourir mille morts, plutôt que de prononcer l'aveu fatal qui pouvait l'envoyer à l'échafaud !

» Ah ! ce fut pour moi de bien longues journées que celles qui suivirent la nuit du 8 décembre !...

» Vous me gêniez étrangement lorsque vous me parliez du meurtre, et vous devez vous rappeler les paroles incohérentes que je prononçais parfois, surtout quand vous disiez que le coupable ne pouvait manquer d'être découvert... Je ne quittais plus José Santarem, car je craignais toujours une imprudence de sa part, et je hâtais de tous mes vœux le jour où cesserait notre exil et où nous pourrions regagner la Catalogne.

» Il arriva enfin, ce jour tant désiré, près de trois mois après notre internement. Le secret avait été bien gardé, et nous pûmes quitter Périgueux, en compagnie des témoins du crime, sans que pas un de nous eût prononcé un seul mot pouvant éveiller des soupçons et trahir le coupable. A la frontière, nous nous séparâmes de nos compagnons, non sans avoir renouvelé le terrible serment sur le scapulaire de l'un de nous.

» Don José et moi entreprîmes à pied les quinze lieues qui nous séparaient encore de notre village, et nous fîmes ce trajet sans pouvoir lier la moindre conversation durant la route. Vous l'avouerez-je, cher monsieur ? Plus nous approchions de nos familles, plus je reconnaissais les lieux bénis de notre enfance, et plus mon coupable ami me faisait horreur ! J'aurais voulu, moi aussi, me séparer de lui et ne plus l'avoir sous les yeux, pour tâcher d'oublier le drame sanglant dont il m'avait rendu le témoin responsable; mais non, au lieu de cela, nous allions vivre côte à côte, et tous les jours sa présence viendrait me rappeler son crime odieux !...

» L'infortuné semblait avoir conscience du supplice qu'il m'infligeait : il essaya d'abord de me fuir, et, pour expliquer sa conduite, prétextait près de nous une brouille survenue entre nous durant la campagne. Nos parents étaient liés depuis de longues années, ils se réunissaient presque chaque soir, à la veillée, et là, en l'absence de José, qui trouvait toujours des prétextes pour s'abstenir de venir chez nous quand je m'y trouvais, son père et le mien me faisaient raconter ce qu'ils appelaient les « misères de notre exil. »

» Un jour, dona Santarem — une brave et

digne femme, qui avait été la nourrice de ma sœur — insista auprès de son fils José, pour connaître le motif de notre froideur. « — C'est une histoire de femme ! » répondit brusquement celui-ci, qui se leva de son bureau, où il était en train d'écrire, montrant ainsi que la question l'importunait et qu'il n'en dirait pas davantage. Le lendemain, devant ma mère et ma sœur, dona Santarem rapporta le mot de son fils et voulut me faire parler à mon tour. Je pris la mère de José par les épaules, je l'embrassai tendrement sur les deux joues, et, d'une voix pleine d'émotion, en songeant que la vérité tuerait la bonne vieille qui avait bercé mes jeunes ans, je répétais, moi aussi : « — C'est une histoire de femme, et je ne puis vous la raconter ! » On n'insista pas, de part ni d'autre; mais on jura de nous réconcilier coûte que coûte.

» Bien avant notre départ pour la guerre carliste, il avait été question de marier ma sœur Juanna avec mon ami José. Le moment était venu, paraît-il, de réaliser cette union, qui comblait les vœux des deux familles. On comptait d'ailleurs là-dessus pour renouer des liens d'amitié qu'un différend sans importance semblait avoir brisés pour toujours. Au premier mot qui fut prononcé devant moi à ce sujet, je bondis d'indignation :

« — Cela ne sera pas, m'écriai-je; ce mariage ne peut plus avoir lieu !

» — Et pourquoi ? gronda sourdement mon père; sommes-nous obligés d'épouser tes querelles et surtout les mauvais sentiments qui t'animent envers ton ancien camarade ?

» Je baissai la tête et me mordis les lèvres jusqu'au sang. Ce jour-là seulement, j'entrevis les fatales conséquences que pouvait avoir pour le bonheur des miens le serment qui me liait à l'assassin des Semblat !

» Attribuant à des rancunes coupables mon aversion pour le mariage projeté, mes parents et ceux de José hâtèrent le plus possible les préparatifs de la noce. Le sinistre fiancé avait accueilli avec empressement la nouvelle de cette prochaine union. Il profitait de mes absences pour venir faire sa cour à Juanna, qui le connaissait et l'aimait dès sa plus tendre enfance. José lui rendait son affection et lui promettait sincèrement de la rendre heureuse. Certain matin, où j'étais sorti au point du jour, je le rencontrai tête nue, dans la campagne et, du plus loin qu'il m'aperçut, il me fit signe de l'attendre. Je frémis en voyant ses joues creuses et son visage pâle; ses deux yeux, qu'animaient la fièvre, semblaient deux charbons ardents; il me tendit la main, en me disant d'une voix saccadée et qui trahissait l'état de son âme :

« — Je comprends sans peine pourquoi tu t'opposes à mon entrée parmi les tiens... Je te fais horreur, je le vois; mais il faut que ce mariage ait lieu, car j'aime ta sœur, et je compte sur son amour pour me rendre le repos qui me fuit ! Ah ! si tu savais ce que je souffre !... la nuit surtout, où les deux morts de là-bas viennent, à travers des cauchemars affreux, me montrer leurs plaies béantes !... Je ne dors plus et je délaisse ma couche, pour éviter ces songes maudits, où je vois tout sanglant... Le souvenir de mon crime m'opprime et me tue !... Encore quelques mois de ce supplice infernal et je succombe... Juanna seule peut me faire oublier. Je la veux ! Il me la faut !... »

» Pauvre José ! en me parlant ainsi, il avait la mine d'un fou, et je songeais involontairement à certaines paroles prononcées par sa mère, quelques jours auparavant : « Notre inimitié, disait-elle, avait fait perdre la joie et l'appétit à son fils, et, si cette inimitié se prolongeait, elle ne pouvait manquer de lui déranger l'esprit ! »

» Le mariage eut donc lieu quelques jours après, et, devant tous, pour complaire à mon père, qui m'avait menacé de sa malédiction, je jouai une scène de réconciliation. J'embrassai l'assassin, qui venait de jurer fidélité à ma sœur, et dans la main duquel ma chère Juanna venait de mettre sa main !

» Ce qui suivit est véritablement horrible, et je me demande si le courage ne me manquera pas pour le narrer ici...

» Au bout de quelques mois, ma sœur se déclara enceinte, et on attribua à son état maladif la sombre humeur qu'elle manifesta depuis lors, et surtout la soudaine antipathie qu'elle parut éprouver pour son mari. Je frémis quand je songe que peut-être, par une de ces nuits de cauchemars qu'il m'avait décrites, le meurtrier des Semblat s'était laissé surprendre son épouvantable secret !

» Enfin, le jour des couches arriva. José avait tenu à assister la sage-femme; mon père, plusieurs autres parents et moi, étions rassemblés dans une chambre voisine de celle où

souffrait ma pauvre Juanna, et nous attendions anxieusement sa délivrance, lorsqu'un cri, mais un cri qui n'avait rien d'humain, un vrai cri de bête fauve, nous fit tressaillir tous. Puis, presque aussitôt, nous aperçûmes José, les traits convulsés, l'aspect effroyable ! Semblable à un échappé de l'enfer, il brandissait ses mains sanglantes, dont il semblait menacer le Ciel, et, au moment où il descendait l'escalier conduisant à la salle basse, je l'entendis s'écrier d'une voix étranglée : « Le châtement ! le châtement ! ! » Je m'élançai dans l'appartement qu'il venait de quitter et je restai bientôt glacé d'horreur par le terrifiant spectacle qui s'offrit à ma vue : Ma sœur rendait le dernier soupir dans les bras de ma mère, pendant que la matrone, à genoux au prie-Dieu, pleurait abondamment, en marmottant des prières. Par un de ces mystères que la science est souvent impuissante à expliquer, la compagne de José avait mis au monde un enfant à deux têtes, ou plutôt un véritable monstre, maintenant privé de vie, car je le vis gisant inerte au pied du lit. Mais le comble de l'horrible, c'est que les deux têtes de ce phénomène tératologique étaient parfaitement formées, et les traits du visage — traits que je n'oublierai jamais — avaient pu rappeler à l'assassin le visage des deux Semblat !...

» Je tombai, moi aussi, à genoux pour prier. En ce moment, un coup de feu retentit : José, mon beau-frère, venait de se faire sauter la cervelle. Les victimes de Périgueux étaient vengées ! »

Peut-être un jour me sera-t-il permis de publier en entier la lettre de Pedro Avila. En attendant, je souhaite que la partie de cette lettre que je viens de traduire tente l'imagination de quelque écrivain de talent; car, sans être doué d'un flair bien subtil, je sens qu'il y a là matière à un drame émouvant. N'est-ce pas votre avis ?

Paul LEBRETON.



## ECHOS ET POTINS.

Drame et opérette.

Le ciel est bleu; la campagne pleine de chants d'oiseaux et de senteurs printanières. Les invités du comte se sont dispersés dans le parc du château.

Le comte lui-même rêve sous les grands arbres, lorsqu'un spectacle inattendu s'offre soudain à ses yeux.

A travers la feuillée, il vient d'apercevoir sa femme dans les bras du jeune Gontran.

Ce dernier paie alors d'audace :

— Venez vite, cher comte... Votre femme se trouve mal...

— Et vous, dit froidement le mari outragé; vous m'avez l'air de la trouver très bien !

Extrait d'un roman en cours de publication :

« La pauvre jeune fille descendit du wagon, suffoquée, étourdie par la fumée et eut grand peine à trouver le compartiment des dames seules... »

Quelle horrible coquille !

On parlait de la résurrection de Lazare.

— Ce n'est pas dans notre siècle, dit quelqu'un, qu'on verrait les morts se relever de leur tombeau comme cela !

— Ah ! non, par exemple, répliqua le docteur M... La médecine a bien fait trop de progrès !...

Un vieux monsieur à une vieille dame, dont la fille lui paraît être dans une position intéressante :

— Mais il me semblait que votre fille n'était mariée que depuis un mois ?...

— C'est vrai; mais ce sont ces chaleurs subites; tout est en avance, cette année !... ZAG.



L'administration de l'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN vient de faire procéder à un tirage spécial de ses précédents numéros et, pour répondre aux désirs de ses nouveaux abonnés, elle pourra, à partir de ce jour, leur fournir la collection complète de l'ENTR'ACTE. Les lettres et mandats devront être adressés à M. SPA, administrateur-gérant de l'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN, ancienne maison Dupont et C<sup>ie</sup>, rue Taillefer, à Périgueux.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE (anc. Dupont et C<sup>ie</sup>).